

LA PREMIÈRE PIERRE

Tout va dans on ne sait quel silence, même après la forêt. Les hommes que les saisons avaient effacés courbaient leurs corps. La terre glacée par la nuit tenait serrée l'odeur des fanes. Lourdes d'effort, les femmes portaient, les hommes écrasaient les mottes.

C'était comme autre chose depuis qu'on bâtirait l'église. Depuis qu'on les avait choisis, la terre ne les ensevelirait plus. Ils seraient tous là dans les enluminures qu'ils voyaient sur les grandes pages du monastère. L'odeur des cierges enrichirait leur propre odeur.

C'était depuis dimanche et le jour d'avant. Jusqu'au souffle qui les déchirait, et la toux en cette saison ébranlait leur tête. Ils n'avaient pas changé de chemise pour que soit plus vraie la prière, plus « éternelle », c'est du moins le mot qu'on leur avait dit.

Le travail n'était plus la peine habituelle, l'ennui sur la tenure, il s'y engageait un autre parler. Peut-être, maintenant, on envierait leur misère, le creux tombé dans la poitrine. On devinait dans le minuscule effort des lèvres la musique d'une autre langue qu'ils ne comprenaient pas. Écho dans la bouche,

jamais elle ne sortirait, juste là pour une présence. Désormais, il y aurait le mélange de la peine avec l'horizon, là où s'assemblent les nuages.

Un hasard barbare avait oublié ce lieu, cet écart dans le paysage. Rien ne leur appartenait, mais pourtant ils y demeuraient comme le lierre à la pierre, ils montaient du même enlacement, de la même étrange fidélité.

Les corps grossiers s'arquaient sous la pesante régularité des saisons, mais les visages gardaient une innocence, une enfance à jamais reportée. Les femmes entretenaient d'heureuses nouvelles qui venaient de leur foi. Tout changeait depuis que le monastère était sur leur terre, il leur semblait être sous sa protection.

Du bout des ailes, les oiseaux coulaient dans les brumes. Une inquiétude isolait le village, mais eux, de leur seule misère, espéraient. Soumis à un rythme solennel, ils savaient qu'un jour leur appartenait.

Les enfants dont l'ignorance élargissait les yeux tenaient le monde animal. Assis, les yeux grands ouverts, ils hantaient leur propre pays, grandissaient avec les troupeaux. Épuisés par les jeux, ils attendaient, fatigués, préparés aux peurs. Ouvert de chemins, le paysage dissimulait un autre monde, insoupçonné.

Rongées par le mal, les mains du lépreux tremblaient, touchées par la souffrance qui lui devenait parfois plus intime, plus menaçante. Sa jeunesse avait eu ce souci d'exactitude qui ramenait sa pensée au visage de l'ange, à ce visage dont il n'avait jamais cherché de ressemblant. Détaché du quotidien, il existait dans ces heures d'inspiration soumis à l'exigence d'un langage.

La crécelle pendue au cou ne pouvait l'attrister, malgré la distance qu'elle imposait, une marge où il avait appris la solitude et sa mesure. Pourtant, les rustres s'éloignaient lorsqu'ils l'entendaient. Tiré du monde, lorsqu'il avait voulu le monde, aujourd'hui était devenu pour lui un rendez-vous inattendu. Malgré l'insatisfaction que lui procurait la vie, aucune épreuve n'aurait pu la lui faire renier. Ses déambulations le livraient à la méditation, où les vivants subsistaient dans sa mémoire. À son approche, ils retenaient leur souffle.

Ses pas vers la Maladrerie préludaient à une étrange inertie. Tout en marchant lui revenait ce moment d'extase, cette circonstance où, agenouillé dans la crypte, ses dévotions avaient duré fort tard. Au bout de la nuit, un chant avait gonflé son âme. Une touche avait suffi pour que, venue d'ailleurs, une véritable rencontre se manifeste en lui. Puis ce silence jamais égalé, un silence fondé, un espace dans l'assurance souveraine. De cet instant, il s'était mis à aimer ces longues veilles, cet échange avec le bienfait des psaumes.

Son corps au matin gardait une plénitude que le froid n'éprouvait plus. L'aube où se perdaient les confidences le tirait vers le jour. D'une pâleur extrême, le ciel reculait. Plus bas, la forêt pesait sur les fonds et longeait un ancien cours d'eau.

Un sentiment douloureux le familiarisait aux hommes. Parmi les labours, il les voyait, perdus dans le démêlé des sillons. L'odeur de lait caillé venait après eux. La crécelle qu'il n'aurait pu oublier le coupait des autres. Des chemins précisaient les pentes sous le ciel équivoque, anéantissaient son pas d'homme. Il gagnait la forêt et retrouvait le pouvoir de ses nostalgies, l'époque où ses mains ne tremblaient pas.

Les maisons disparaissaient sous les faîtages avec la haine et l'insistance des nuits.

Après les carrières, il découvrait les fonds noyés, s'approchait jusqu'à ce que sa tête parût immobile, portée dans un ciel d'eau, surprenant l'alouette dans sa part quotidienne.

Aspirés par l'horizon, les hauts cessaient d'être visibles. Légèrement penché, il descendait vers les futaies ; au tintement de sa crécelle, s'ajoutait l'écho d'une autre menace.

Creusées plus bas, les grottes où tous se réfugiaient s'enfonçaient dans le calcaire. Usées au contact des peurs, elles gardaient une chaleur mêlée. Enjeu d'invisibles puissances, les hommes guettaient d'autres semblables dans le suintement des parois. Des hordes menées par des chevaliers passaient d'un bout à l'autre de la plaine. Tous fuyaient, laissant à l'envie des soldats, les restes d'une infime existence. Les lances pointaient leurs faisceaux dans les hurlements. Tous couraient vers les caches où s'entreposaient les réserves et cessaient d'être. Les galeries recevaient aussi le cheptel.

Les soldats tuaient ce qui pouvait être tué, achevaient de l'épée ceux dont le souffle laissait les lèvres humides. Possédés, les soudards débordaient de rage et quittaient une terre noircie, séchée de sang, où s'évanouissait le crime. Combien de fois avait-il assisté à ces épouvantes, pris de vengeance et sans audace ?

Mais sa vie passée le ramenait aux anges énigmatiques, au poids de l'œuvre, au sourire dont il avait pu retenir la présence.

Laissant les hautes terres, il allait vers la pénombre où il se plaisait à sentir la désolation. Appuyé au chêne, il prierait comme il aimait à le faire.

C'était une succession de fûts étranges, un état ordonné d'espèces torturées par le temps. Un pourrissement dominait les lieux, qui enfiévrèrent l'imagination de ceux des marais, reconnaissables aux délires de leur face. Les bâtons qu'ils brandissaient en toute occasion portaient des signes incrustés. Pèlerins et loups, ils régnaient sur les basses plaines au milieu des roseaux, des vents qui versaient sur l'horizon. Sous eux, les reflets d'un ciel béant chassaient leurs barques et les longues perches qu'ils plantaient au cœur des eaux les poussaient. Couvertes de roseaux, et difficiles à voir, leurs maisons disparaissaient au cours des dérives. Sous leurs yeux légèrement bridés, où la somnolence n'en finissait jamais, des pommettes hautes complétaient un air barbare, ranimaient la trace d'archaïques ascendances.

La sente s'enfonçait, il l'emprunta, avec cette modestie propre aux malades.

Non loin de la source, le chêne avait été préservé, mais on ne s'y rendait plus. Assis, il observait le glissement des nuages et le temps passait ainsi fait de rêveries, de découvertes, de confusions.

Une ombre se déplaça autour de lui et disparut. Cette présence le menaçait, le mettrait à l'écart. Des buissons où rien ne semblait bouger, il la devinait :

— Sors de là !

Il attendit.

Surgit une fille, encore une enfant dont le visage prenait toute l'importance. Son regard reflétait l'indifférence des enfants délaissés. Un bâton sortait de son manteau. Une fibule, imitant un losange avec un triangle inscrit, fermait le

haut des pans croisés. Elle se dirigea vers la source, et troubla l'eau. Ce geste n'avait pour le lépreux aucune signification, sa famille ayant depuis longtemps rejeté ces pratiques.

Elle ne bougeait pas. Assise, elle attendait. Son regard traduisait un désir. Les pratiques divinatoires éloignaient les incertitudes de ces vies d'enfants. Rompus par les guerres, dominés par le va-et-vient des fuites, ils mendiaient.

La fièvre déjouait les pensées du lépreux. Les dégradations dues à sa maladie lui rendaient les choses étranges, jusqu'à sa voix qu'il ne reconnaissait pas toujours. Seule la nuit le délivrait. L'enfant le fixait d'un regard inattendu.

— N'as-tu pas peur de moi ?

— Aux marais on n'a pas peur du méchant mal ! C'est la lune qui veut ça... elle est en dessus comme en dessous.

Elle accompagna ses paroles d'un geste qui découvrit le plat de la main, puis le dos.

— Que veux-tu donc ?

— Rien, les gens disent...

C'est vrai, le lépreux avait oublié ce que les gens disaient... La tête sur les genoux, elle patientait. Ces enfants vivaient sans lendemains, sans inventaires, absents des mémoires. Cette fille déroutait le lépreux et l'attirait.

De façon à être entendue, elle lança :

— Tu sais faire les anges ?

— Parfois...

— Et c'est comment ?

Les questions n'étaient plus en lui.

— C'est comment... C'est comment...

Il répétait sachant qu'il ne répondrait pas.

Les vallons cessaient d'être visibles, recouverts d'ombre.